

SYLVAIN PATTIEU

DES IMPATIENTES

roman

BABEL

Pour Laureline qui m'a redonné le goût des romans.

Il y a dans ce livre un peu de toi et un peu de moi.

*Pour mon frère, pour mes parents.
Leur amour, comme les livres, demeure,
même si rien n'est comme avant.*

Pour mon fils, Lucien.

*Pour les autres marmots de la bande :
Joachim, Lila, Zoé, Naïma et Coline,
Camille et Valentin, Lison, Elio, Clara,
Zyed et Lounes, Thibault, tous les cou-
sins cousines.*

Ne le voyez pas comme un récit avec un début et une fin. Contrairement aux histoires qui reposent sur une intrigue, il n'y a jamais de conclusion dans la vraie vie. Pas vraiment.

CRAY BERNETTE,
Treme, saison 1, épisode 9.

IMPATIENTES (*IMPATIENS*) : plantes herbacées de la famille des balsaminacées, vivant dans des endroits peu exposés au soleil, dont les fruits explosent facilement au toucher et disséminent ainsi leurs graines.

PARTIE I

La rupture

LE LYCÉE

C'est un lycée de banlieue comme il y en a beaucoup autour de Paris, un lycée « difficile » selon le journal télévisé, un lycée ZEP comme on a dit à un moment, « Ambition réussite » maintenant, parce que ZEP est devenu stigmatisant et parce qu'il y a moins de moyens ; un lycée qui fait frémir les jeunes profs venus de Paris ou de province et leurs familles au moment des mutations, avec un petit soulagement quand même parce que c'est pas un collège ; un lycée du 93, ce qui produit toujours son petit effet quand on dit son lieu de travail, en général suivi d'un « c'est pas trop dur ? » ou « et ils sont pas trop durs ? » compatissant, ce qui dispense d'entendre les « ah oui c'est bien prof vous vous foulez pas trop, vous avez les vacances » et de répondre « ben vous avez qu'à passer le concours si c'est si bien d'être prof » ; un lycée du 93, un antidote aux réactions antifonctionnaires, somme toute assez injuste parce qu'après tout ça vaut bien un lycée du 94, du 77, de Saint-Dizier ou de Strasbourg, seulement égalé sur l'échelle de Richter du métier qui craint par « prof dans les quartiers nord de Marseille ».

Ça a d'abord été un bon lycée tout beau tout neuf moderne, dans les années 1970, construit pour répondre à la fois à la massification scolaire et à la progression de la banlieue au-delà de la petite couronne, quand on croyait encore que la crise allait pas durer, un lycée d'ascension sociale, ceux de la vieille ville, ceux qui s'installent en pavillon, la maison avec jardin, enfin, ou ceux qui arrivent dans une cité avec salle de bains et eau courante. Un lycée post-réforme Haby, plus de classes de pauvres, de classes de riches, en théorie, tout le monde dans le même bateau du collège unique. Puis ça s'est peu à peu dégradé, ceux de la vieille ville ont mis leurs enfants dans le privé ou dans un lycée parisien à option rare, quelques-uns des pavillons ont fait de même et ceux des cités sont restés. Les premiers sont partis, les deux dernières catégories se sont développées avec la ville, mais ce n'est pas le pire lycée. Il a même plutôt bonne réputation sur les forums de profs angoissés par leurs mutations, dans les discussions des routards du remplacement ou des vacataires royalement embauchés année après année par l'Éducation nationale.

Tous les jours, ils sont plusieurs centaines à converger vers son portail trop petit, ouverture étroite qui permet de contrôler les cartes des élèves et d'éviter toute irruption intempestive, sauf que le bâtiment étouffé dans ses limites seventies, voudrait grignoter de nouveaux espaces, les gagner sur des alentours pas aussi denses que dans la capitale ; le chantier à peine entamé de trois nouveaux bâtiments fournit pour les petits malins désireux d'éviter tout contrôle ou pour

les étourdis du matin une échappatoire à l'exhibition obligatoire des cartes, sans parler du parking des profs par lequel des enseignants bienveillants laissent entrer certaines de leurs ouailles, connues et reconnues, interpellées et chambrées.

Dans ce territoire républicain coincé entre, d'un côté la quatre voies, de l'autre la deux voies, sur un autre encore un terrain de foot et enfin la salle polyvalente de la ville et le commissariat, ils sont des centaines à converger chaque matin, rituel inexorable et renouvelé. Des centaines de têtes, pour beaucoup dûment casquettées et de mauvais gré décasquettées avant d'entrer, pour souvent tenter aussitôt de se recasquetter en échappant, pour quelques instants volés, au regard vigilant du CPE ; des garçons en survêtement, d'autres en baggy trop larges laissant voir leur caleçon, des filles en survêt aussi, en jean et pour les plus téméraires en jupe, quelques voiles ôtées à l'entrée ; des milliers de pieds dans des baskets, les mieux c'est les Requin, ou dans des ballerines identiques achetées chez le Chinois, des chaussures à talons hauts vernies qu'on se demande comment elles marchent, des tongs quand il fait chaud et des bottes quand il fait froid ; quelques chaussures de ville, aussi, celles des profs, pour beaucoup quand même en baskets, ou celles de malheureux les jours d'oral de mercatique, mercatique pour ne pas dire marketing, même les classes technologiques ont droit à du bon français.

Des centaines de têtes brunes ou blondes ou rasées qui viennent en bus ou en voiture de papa-maman des pavillons, qui ont simplement traversé la deux

voies depuis la Cité fleurie ou la quatre voies depuis le quartier du Bois Bertrand, certains en transports en commun parce qu'ils débarquent de plus loin encore, et les profs, arrivés pour la plupart en RER, puis en bus quand ils habitent Paris, mêlés aux voyageurs pour l'aéroport, aux autres profs des autres collèges et lycées et même parfois, jours maudits car encore plus serrés, aux exposants et visiteurs des divers salons du parc des expositions, aux élèves entre la gare et le lycée, ou alors venus en voiture, avec la radio, la musique, pour ceux et celles qui habitent une des villes d'à côté. Des élèves solitaires et silencieux, les yeux encore gonflés de sommeil, ou bien qui marchent avec des petites fiches en trébuchant et en remuant silencieusement les lèvres les jours de contrôle, d'autres encore en bande qui rigolent fort et qui marchent chaloupé ou en bombant le torse. Ils envoient des vanes dès le matin, se testent déjà, se bousculent et chahutent, ça va être bien la journée, tiens. Des qui tiennent pas en place et des calmes, des sérieux et des fumistes, des joyeux et des silencieux, des contents de venir et des pour qui c'est un calvaire, des beaux gosses et des bouffons, des grands costauds qui font déjà hommes avec des belles maquillées qui font déjà femmes, à côté de gamins boutonneux et malingres, déjà pas mal de gros et de grosses, trop de McDo ou de grecs, des crêtes, des franges, des cheveux bouclés, crépus ou lissés, des diamants ou des créoles aux oreilles, des sacs à dos ou des sacs à main, des secondes, des L, des ES et des S, des sigles encore plus étranges comme STG mercatique ou GRH ou encore CFE et des STI EL ou ET, et même

quelques bacs pro et des BTS. Des centaines d'enfants des pavillons et des barres, enfants d'immigrés de la première, de la deuxième ou de la troisième génération, dont les parents ou les grands-parents sont venus d'Algérie, du Sénégal, du Portugal, d'Espagne, de Pologne, du Mali, de Côte d'Ivoire, d'Inde, du Pakistan, du Vietnam, du Sri Lanka, du Burkina Faso, de Turquie ou du Kurdistan, du Rwanda, de Centrafrique, de Chine, du Laos, d'Italie, du Bénin, du Cameroun, du Maroc, de Tunisie, d'Haïti, de Serbie, de Bosnie, du Kosovo, d'Argentine ou du Brésil, de Bretagne, de Corse, du Limousin, du Nord, de Normandie ou des Antilles, plus quelques individus et nationalités égarés et solitaires dans cette tour de Babel multicolore. Ça promet des débats et des vanes enflammés lors des Coupes du monde ou de la Coupe d'Afrique des nations.

Derrière les grilles attendent une poignée de surveillants, blousons brillants et baskets, presque encore des élèves, un ou deux CPE et le proviseur, campé tel un capitaine en son navire, la cravate valant bien des galons. Ils sont là dès 7 h 45 prêts à vérifier les cartes, à empêcher les bousculades, à contenir l'ardeur de la jeunesse scolarisée, debouts, sentinelles portant le poids de leur corps d'un pied sur l'autre comme des milliers de sentinelles à travers les âges avant eux, vaguement routiniers, vaguement inquiets, le calme avant la tempête, des acteurs sur scène avant que le rideau s'ouvre : l'hiver, leur souffle fait des nuages de fumée, mais pas question de cigarette bien sûr. Et avant eux encore ce sont les personnels administratifs, secrétaires ou

intendantes, contingent très féminin dans une aile entière qui lui est dédiée, personnel d'entretien, ceux qui assurent le ménage dans des couloirs usés par des milliers de pieds, personnel de cuisine préparant déjà la cantine de midi, couleur de peau plus proche de celle des élèves que de celle des profs. Tous se sont affairés dans un établissement tellement silencieux que c'est comme un miracle tous les jours recommencé, un petit plaisir pour les quelques enseignants venus très en avance pour faire des photocopies ou éviter les embouteillages. Eux aussi ils attendent, réfugiés dans le havre relatif de la salle des profs, drogués au café ou corrigeant une dernière copie, en train de discuter dans le CDI vide avec les documentalistes, et d'autres encore sur le parking cachés comme des collégiens d'antan pour tirer sur une dernière clope avant de commencer. Tous, ils appartiennent au lycée, enseignants ou administratifs, ouvriers ou bac plus 5, venus de Paris ou de banlieue par la grâce des transports collectifs ou de la voiture individuelle, venus du Sud ou de l'Ouest de la France au gré des études, des concours, des amours, des premiers postes, venus des Antilles par la grâce du BUMIDOM, Bureau pour le développement des migrations des départements d'outre-mer, qui a fourni à la métropole des années 1960 à 1980 des postiers, policiers, infirmiers, douaniers et aussi des agents de l'Éducation nationale.

Au fur et à mesure que s'approchent les 8 h 30 fatidiques, dernier délai pour entrer, les foulées s'allongent, les pas se pressent, les retardataires courent, ou marchent ostensiblement, selon leur degré de

rébellion, d'indifférence ou de bonne volonté scolaire ; avant ça, jusqu'à 8 h 15, c'est une file ininterrompue qui converge vers le lycée, petits ouvriers de la grande fourmilière scolaire. Raz-de-marée d'élèves qui s'agglutinent devant l'entrée avant que le portail s'ouvre, qui crient et qui courent, qui fument un peu mais pas trop, puis qui s'engouffrent et se bousculent. C'est toute une énergie juvénile vouée à rester entre les quatre murs des salles de classes, des fils d'ouvriers, employés, caissières, chômeurs, précaires, vigiles, manutentionnaires, instituteurs, infirmiers, aides-soignants, postiers, cadres moyens, chauffeurs routiers, policiers, femmes au foyer, nounous, maçons, commerçants, maraîchers, invalides du travail, éducateurs, retraités et aussi la fille du maire qui est de gauche. Toute une humanité qui vient par passion, pour un salaire, pour le bac, pour faire plaisir aux parents, pour voir les copains les copines. Toute une énergie à canaliser à orienter vers des textes, des images, des connaissances, toute une jeunesse placée sous la responsabilité d'autres jeunes un peu plus vieux, de vingt-deux à trente-cinq ans, après c'est la mutation, le retour au soleil, à la campagne, près de la famille, à Paris, ou alors des anciens, plus de cinquante ans pour les vieux de la vieille, les profs qui étaient là avant, quand le lycée a été créé, qui habitent ici ou qui sont militants ou qui veulent pas bouger, et puis le proviseur et les dames de l'administration. Ceux pour qui c'est une étape, une épreuve, un plaisir, ceux qui attendent les points, la retraite avec espoir, avec angoisse, ceux qui ont autre chose, ceux qui aiment ça, les

heureux, les aigris, les consciencieux, les lassés, les flemmards, ceux pour qui c'est la vie pour la vie.

C'est ici que commence l'histoire d'Alima-Nadine Sissoko et Bintou Masinka.